

EN DETRESSE !

TROISIÈME PARTIE

LES HUMBLES

(Suite)

Et ce seul mot d'oubli lui amena dans la gorge un sanglot vite étouffé... Promettre d'oublier, c'était mentir... Non, elle se souviendrait toujours...

Daniel revint seul au salon où Valentin l'attendait anxieux.

— Eh bien ? fit le jeune homme... Vous l'avez vue ?

— Oui.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Elle ne peut vous voir...

— Je m'en doutais... Elle ne m'aimait pas.

Elle vous prie de lui pardonner... Plus tard, a-t-elle dit, dans quelque temps...

— Hélas !

Il se leva pour prendre congé.

Il avait des larmes dans les yeux.

Excusez-moi, dit-il, de vous avoir dérangé... J'aurais dû deviner que je ne suis plus, que je ne puis plus être qu'un étranger, ici.

— Oh ! mon enfant, combien vous êtes injuste...

— Non, non, un étranger... adieu... adieu...

Et comme Daniel essayait de le retenir, il s'échappa et s'enfuit.

Et Daniel lui-même, après ce qu'il savait, après ce qu'il avait vu, se demandait si vraiment sa fille n'aimait pas Jourdan !

Rentré chez lui, Valentin fut pris d'un désespoir profond.

Dix fois, il voulut écrire à Bérengère.

Ah ! comme il aurait désiré l'humilier de ses reproches !

Il jetait sur le papier des phrases tout enflammées de passion, mais où perçait sa colère, sa jalousie.

Et quand il avait fini, quand il se relisait, il déchirait ses lettres, il les recommençait.

Tantôt c'étaient des protestations... tantôt des reproches...

A quoi bon les unes ? A quoi bon les autres ?

Elle ne l'aimait pas.

Voilà ce que sans cesse il se répétait...

— Je ne la verrai plus... je l'oublierai, moi aussi... disait-il.

Et il essaya, en effet.

Il ne fit plus de tentative pour la rencontrer.

Il ne se présenta plus à l'hôtel d'Hautefort.

Les journaux avaient parlé en ces derniers jours du suicide de Pierre Jourdan et quelque chose avait été connu par le public du motif de ce suicide.

Cela suffisait pour motiver un revirement dans le monde.

Jourdan coupable, c'était Séverac innocent. De ce côté, Valentin était tranquille.

Il réunit dans une enveloppe les feuilles éparses du dossier Lafistole et les fit porter à Daniel avec la lettre suivante :

« Voici la cause de tout le malheur qui a atteint votre famille et la mienne. Détruisez ce dossier. Je ne veux pas le garder plus longtemps. Dites à Bérengère que deux hommes l'ont aimé ardemment. Le premier est mort pour lui prouver cet amour. L'autre laissait déshonorer son père, parce qu'il l'aimait. Qu'elle choisisse entre ces deux amours... entre le souvenir de l'autre, qui n'est plus, et le mien qui subsiste malgré tout ! »

Mais il n'attendit pas la réponse et, quand il sut que le dossier était entre les mains de Daniel, il quitta Orléans le soir même. Où aller ?

Déjà une fois il était ainsi parti, mais il était revenu presque aussitôt.

Cette fois il voulait faire une absence plus longue.

Il resta, en effet, plusieurs mois hors de France.

Il visita l'Espagne d'abord, l'Italie ensuite, promenant partout sa tristesse, essayant de ne plus penser à ceux qu'il avait laissés à Orléans, mais ne pouvant empêcher son esprit de s'y reporter sans cesse.

Aucune distraction n'y faisait.

Les merveilles artistiques de l'Italie le laissèrent froid.

De Marseille à Gênes, à Pise, à Rome, à Naples, à Florence, et dans les petites villes si curieuses de la péninsule, où le moyen âge se

rencontre dans toutes les rues, où se retrouve à chaque pas quelque souvenir des anciennes guerres civiles, rien ne l'émut.

Au contraire, la solitude de ce voyage lui semblait si lourde qu'elle en devint bientôt insupportable.

Il revint par l'Allemagne.

Il était resté six mois parti.

Et pendant ces six mois il n'avait pas écrit une seule fois à Daniel et à Clotilde.

Il n'avait reçu aucune nouvelle d'Orléans.

Son domestique lui-même ignorait son adresse. Il n'avait pas fait renvoyer ses lettres. Il n'avait pas eu besoin d'écrire pour demander de l'argent.

Il se contenta de télégraphier, quand il eut pris la résolution de rentrer, afin de prévenir chez lui de son retour.

Il arriva un soir et s'installa dans son bureau avec autant d'indifférence apparente que s'il n'avait pas fait une absence de six mois.

Il était parti en plein hiver.

Il revenait en plein été.

Une année s'était passée déjà depuis le meurtre de Lafistole depuis la mort du pauvre Séverac...

Une année bien longue et bien remplie de tristesses, hélas !

Des lettres étaient amoncelées sur son bureau.

Il y jeta un coup d'œil.

Il ne déchirait pas les enveloppes.

Il se contentait de regarder l'écriture.

Que cherchait-il.

Une espérance lui était venue, c'est qu'il trouverait là un mot de Daniel, ou de Clotilde.

Où peut-être, qui sait ? de Bérengère elle-même.

Mais il n'y trouva rien.

Il eut un sourire plein d'amertume.

— Je ne m'étais pas trompé, murmura-t-il... C'est fini entre nous... Elle ne m'aimait pas...

Il ne fit aucune visite à l'hôtel d'Hautefort.

Il essaya de reprendre sa vie d'autrefois.

Tout le monde, maintenant, compatissait à ce qu'il avait souffert. Il avait retrouvé ses anciens amis.

Il avait retrouvé l'honneur.

On le plaignait pour tant de tristesses noblement supportées.

Il fut bien accueilli partout.

Mais à personne il n'osait demander des nouvelles de la famille d'Hautefort.

Cependant Daniel n'avait pas quitté Orléans.

Valentin l'avait aperçu, un jour, de loin.

Il avait cru voir aussi Clotilde et Bérengère.

Daniel avait conservé ses fonctions de juge d'instruction, mais le bruit courait dans la ville—et ce bruit était parvenu jusqu'à Valentin,—qu'il se disposait à donner sa démission.

Il était très fatigué, disait-on, et voulait se retirer à Vilvaudran avec sa famille.

Afin d'éviter ces rencontres, qui dans une ville de province peuvent être fréquentes, Valentin sortait peu.

Mais quelque prudent qu'il fût, il devait arriver un jour où il se trouverait face à face avec Bérengère.

Ce fut ce qui arriva, en effet.

Il rencontra, un soir, sur la place de la Gare, Clotilde et Bérengère.

Elles venaient droit à lui, en causant.

Elles ne semblaient pas le voir.

Impossible pour lui de les éviter sans faire acte d'impolitesse, presque d'impertinence.

Quand elle l'aperçut, Bérengère fit un brusque mouvement de surprise, s'arrêta une seconde, en s'appuyant nerveusement sur le bras de sa mère.

Il salua, respectueux, très troublé et passa.

Les deux femmes avaient répondu par une légère inclination de tête, mais il avait senti peser sur lui, un moment, le double regard de leurs grands yeux noirs étonnés et brillants.

Il continua son chemin.

Il était interdit, tremblant.

Son cœur battait plus vite.

Ah ! comme il l'aimait, cette enfant !... malgré sa jalousie, malgré les mauvaises pensées !

Il avait voulu oublier, mais vainement.

Il n'avait pas vu Clotilde.

Il ne s'était occupé que de Bérengère.

Le regard échangé avait été bien rapide, et pourtant que de choses dans ce regard !

Le sien était plein de passion, mais aussi plein de colère et de reproches !

Il disait :

— Vous avez manqué à la foi jurée, à vos serments, à l'amour promis... Vous m'avez trompé... Et je ne le méritais pas !...